

Rapport du 4^e Colloque Urbanité et jeunes marginalisés : Un plaidoyer pour la reconnaissance du travail de Café-Jeunesse Multiculturel dans sa communauté



4^e COLLOQUE

URBANITÉ ET JEUNES MARGINALISÉS :

DE LA CONFRONTATION À LA BIENVEILLANCE

Jeudi 8 mai 2025
8 h 30 à 17 h

3 présentations
en avant-midi
2 initiatives et solutions
en après-midi

Débats et échanges sur les défis et les opportunités liés à la prise en charge des jeunes en difficulté, marginalisés « hors cadre » de l'arrondissement de Montréal-Nord

Salle de réception Empire Royal
5605, rue d'Amos, Montréal-Nord H1G 2Y3



Café-Jeunesse Multiculturel



Centraide
du Grand Montréal



Montréal-Nord



Québec



CRSH SSHRC
Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
Social Sciences and Humanities Research Council of Canada



Facebook: [cafejeunesse.multiculturel](https://www.facebook.com/cafejeunesse.multiculturel)

Instagram: [cafejeunessemulticulturel](https://www.instagram.com/cafejeunessemulticulturel)

Document préparé par
Léa Pichel

Juin 2025

Avant-propos.....	1
THÉMATIQUE 1.....	3
<i>Comprendre ou contrôler? La prévention prévenante comme alternative aux dispositifs de prévention prédictive</i>	
KARL DESMEULES , Professeur de sociologie au Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu et chargé de cours à l'École de travail social de l'UQAM	
THÉMATIQUE 2.....	7
<i>Réinsertion sociale après l'incarcération : défis, stigmates et perspectives</i>	
MOHAMED LOTFI Journaliste et réalisateur radio marocain vivant au Québec. Installé au Canada depuis 1982, il a poursuivi une formation en cinéma et en arts plastiques à l'Université Laval et à l'Université de Montréal.	
INITIATIVES ET SOLUTIONS 1	10
<i>Clinique communautaire transculturelle de santé mentale en première ligne à Montréal-Nord</i>	
KAY THELLOT Fondatrice de la ressource en santé mentale Prensip Minokan, offre une ethnothérapie à la communauté Noire, ainsi que des services de consultation transculturelle aux institutions et organismes du Grand Montréal	
INITIATIVES ET SOLUTIONS 2.....	14
<i>Les jeunes racisés victimes d'actes criminels et le continuum de services à Montréal : présentation d'un projet de recherche</i>	
EDUARDO GONZÁLEZ CASTILLO Professeur agrégé au Département de Criminologie de l'Université d'Ottawa et docteur en anthropologie sociale (Université Laval, 2009)	
Conclusion.....	18
Sondage d'appréciation.....	20

Avant-propos

Café-Jeunesse Multiculturel est l'émanation du Mouvement Jeunesse Montréal-Nord, organisme à but non lucratif créé en 1977. Au milieu des années 1980, l'augmentation de tensions liées à l'occupation urbaine dans le quartier a mené à des discussions où les jeunes adultes présents ont souhaité la mise en place d'un « Café » multiculturel, comme lieu de rencontres sécuritaire et inclusif. Depuis, Café-Jeunesse Multiculturel est un acteur clé dans l'arrondissement de Montréal-Nord auprès des jeunes de 13 à 30 ans et repose sur des valeurs humanistes.

Le colloque qui s'est déroulé le 8 mai 2025 à Montréal-Nord représente la quatrième initiative de Café-Jeunesse Multiculturel visant à développer une approche globale d'intervention : une approche qui agit non seulement auprès des jeunes, mais également sur leur environnement, afin de favoriser l'épanouissement de l'ensemble de la communauté. Sous le thème « *Urbanité et jeunes marginalisés : de la confrontation à la bienveillance* », le colloque se voulait un espace de débats et de réflexions autour des défis et des opportunités liés à la prise en charge des jeunes en difficulté, marginalisés « hors cadre » dans l'arrondissement de Montréal-Nord. Organisé en collaboration avec le Centre de recherches sur les services éducatifs et communautaires (CRSEC) de l'Université d'Ottawa, l'événement a rassemblé un large éventail d'acteurs sociocommunautaires, institutionnels et universitaires dans le but de développer des méthodes de travail innovantes. La contribution du CRSEC à cette initiative a été rendue possible grâce à une subvention d'échange des connaissances du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH).

La journée d'étude, animée par Stéphanie Germain, a été un réel succès, ce qui est très révélateur de l'ancrage de Café-Jeunesse Multiculturel dans l'arrondissement de Montréal-Nord. Près de 200 personnes y ont participé, incluant de nombreux résidents et jeunes de l'arrondissement, qui ont souligné l'engagement sincère, authentique et adapté de l'organisme. Comme il a été mentionné lors des discours d'introduction, Café-Jeunesse Multiculturel s'ancre dans un désir d'améliorer les conditions de vie des jeunes de l'arrondissement. L'organisme refuse de détourner le regard des réalités liées à la pauvreté, au profilage racial, au racisme systémique et au décrochage scolaire, tout en s'engageant à mettre en valeur la fierté de la communauté. Le colloque a ainsi constitué un moment fort de mobilisation collective visant à développer une intelligence d'intervention auprès des jeunes exclus des dynamiques sociétales. Cette démarche peut également inspirer d'autres territoires de l'île de Montréal confrontés à des enjeux et défis similaires.

Plusieurs personnalités officielles ont d'ailleurs fait acte de présence, Christine Black, mairesse de l'arrondissement de Montréal-Nord de la Ville de Montréal et membre d'Ensemble Montréal ; Marie-Françoise Meggie, sénatrice ; Daphné Colin, conseillère municipale de Rivière-des-Prairies–Pointe-aux-Trembles ; Nathalie Goulet, présidente de la Commission de sécurité publique de la Ville de Montréal ; Philippe Thermidor, conseiller de la Ville de Montréal dans Montréal-Nord et membre d'Ensemble Montréal ; Claudel Toussaint, directeur de la Direction de la culture, des sports, des loisirs et du développement social de l'arrondissement de Montréal-Nord.

Le présent document vise à conserver une trace de cet événement, dont la journée s'est articulée en deux grandes parties. La première partie comprenait deux présentations données par des experts invités, chacun abordant une thématique spécifique afin de nourrir la réflexion et de favoriser les échanges. La deuxième partie mettait en lumière deux initiatives et solutions, issues des recommandations proposées lors des précédentes éditions du colloque.

Après un résumé de chacune des présentations et initiatives seront présentés les témoignages des jeunes, ayant partagé leur expérience personnelle en lien avec les thématiques abordées, ainsi que les principaux enjeux soulevés lors des discussions. Le rapport se conclura par une synthèse des principales retombées du colloque, mettant en valeur l'expertise du Café-Jeunesse Multiculturel, suivie des résultats du sondage d'appréciation.



THÉMATIQUE 1

Comprendre ou contrôler ? La prévention prévenante comme alternative aux dispositifs de prévention prédictive

KARL DESMEULES

Professeur de sociologie au Cégep
Saint-Jean-sur-Richelieu et chargé
de cours à l'École de travail social de
l'UQAM

Résumé : *Si la voie de la prévention de la délinquance est celle qui est maintenant privilégiée au détriment de la répression, il importe encore de s'interroger sur ses différents modèles. Un premier type de prévention, que nous qualifierons de prévenante, vise à la fois l'amélioration générale des conditions de vie ainsi que le développement de possibilités d'autonomie sociale et individuelle. Un deuxième type de prévention, que nous qualifierons de prédictive, cherche avant tout à dépister et à corriger les troubles de comportements des populations dites « à risque » avant qu'ils n'adviennent. Cette présentation établira d'abord les différences entre ces deux modèles préventifs et présentera ensuite des exemples de prévention prévenante afin de valoriser une approche elle-même marginalisée tant par la recherche que par les autorités publiques.*

Présentation

Karl Desmeules ouvre sa présentation en rappelant les quatre principes sur lesquels s'entendent les politiques de sécurité publique : prévention avant répression ; science avant idéologie ; évaluation des besoins et de l'impact des interventions ; action en partenariat.

Cependant, sous cet apparent consensus, plusieurs questions révèlent un dissensus : de quelle prévention parle-t-on ? À quel type de science fait-on référence ? En tant que sociologue, Karl Desmeules considère qu'il n'existe ni une seule forme de prévention ni un seul type de sciences. Il invite à bâtir des manières d'agir, de faire, de pratiquer. Il distingue ainsi deux formes de prévention : la prévention prédictive et la prévention prévenante.

La prévention prédictive se définit comme une « *action d'annoncer à l'avance un événement par calcul, raisonnement ou induction* ». Elle repose sur une logique de ciblage, sans prise en compte des dimensions symboliques et politiques. Les dispositifs sont conçus pour amener les personnes ciblées à se conformer aux impératifs sociétaux. 95 % des articles scientifiques produits au Canada et aux États-Unis adoptent cette approche prédictive.

Plusieurs logiques sous-tendent cette prévention :

- a) La biopsychologie sociale (médecine sociale) appréhende les dysfonctionnements neurologiques et les dispositions génétiques comme des déterminants des comportements à risque (comportements agressifs, violents ou antisociaux). Un intérêt particulier est porté au développement du cerveau, notamment du cortex frontal. Cette approche s'inscrit dans l'héritage de Cesare Lombroso (École Positive Italienne), axé sur un déterminisme biologique.
- b) L'écologie du développement ou du comportement adopte une approche globale de l'individu, inscrit dans des sous-systèmes d'interaction. Les déterminismes environnementaux sont centraux : les comportements jugés inadaptés émergent en réponse à des situations de stress. Par exemple, des chercheurs induisent une défaite dans un jeu vidéo pour observer le niveau de stress chez les jeunes et anticiper des comportements criminels.
- c) L'éthologie humaine s'inspire des interactions affectives observées chez les animaux pour comprendre les comportements humains. Les théories de l'attachement, telles que celle de Richard E. Tremblay, classifient les comportements comme sécuritaires, anxieux, désorganisés, ambivalents, etc. Cette approche repose sur un déterminisme naturaliste.
- d) La sociologie de la régulation sociale (criminologie appliquée) s'attache à identifier les facteurs de risque de déviance à l'adolescence. Les comportements désengagés ou détachés sont perçus comme des signaux de trajectoires déviantes. Cette approche s'appuie sur des déterminismes cognitifs, comme un affaiblissement du lien social. On valorise par exemple les activités organisées, comme les sports collectifs, au détriment des activités individuelles. On établit une catégorisation entre facteurs de risque et facteurs de protection, par exemple la méditation et la pleine conscience. Un exemple de criminologie appliquée est l'aménagement du parc Hemingway pour empêcher certains comportements à risque. Un exemple d'approche en milieu de vie est le suivi intensif des jeunes impliqués dans des gangs.

Alors que la prévention prévenante se définit comme une disposition de celui qui va au-devant des besoins et des désirs d'autrui. Elle se caractérise par : la compréhension du sens des actions des individus et des groupes ; l'offre de contextes équitables et durables aux jeunes ; l'interrogation des rapports symboliques et politiques à la normalité. Il s'agit d'une prévention primaire ou universelle, qui interroge la marge dans laquelle les jeunes sont inscrits. Seulement 5 % de l'échantillon des articles scientifiques produits au Canada et aux É.-U. présentent une approche prévenante.

Les logiques de la prévention prévenante incluent :

- a) L'anthropologie de l'adolescence et du risque s'intéresse aux contextes d'interaction transitionnels, comme les rites de passage. Les jeunes cherchent à donner du sens à leur réalisation personnelle dans une société individualiste. Par exemple, la reconnaissance transgressive à travers des pratiques comme l'urbanex, les graffitis, ou l'itinérance. Ces formes peuvent constituer des tentatives de mise à l'épreuve de soi. Il s'agit pour les intervenants de travailler autour de ces formes de reconnaissance, sans les nier.
- b) La psychodynamique traite des difficultés relationnelles et sociosymboliques (psychanalyse). Elle considère les blessures psychiques de l'enfance et de l'adolescence et cherche à favoriser les dynamiques émancipatrices des jeunes. Par exemple, les objets relationnels et les jeux selon Lacan et Winnicott. Un autre exemple est celui d'un sociologue offrant une caméra à un jeune pour qu'il documente sa vie dans la rue. Cela permet de contourner la honte et de reprendre le contrôle de son récit.
- c) La sociologie des mouvements sociaux analyse les conditions politiques d'appropriation collective des actes sociaux. Elle dénonce l'aliénation, la privatisation de la vie sociale et l'individualisation des problèmes sociaux. Les unités d'observation comprennent les dynamiques émancipatrices des actions collectives des jeunes.

En ce qui concerne le déficit démocratique, il se manifeste notamment par la soumission à un argument d'autorité fondé sur l'objectivité des sciences, à travers laquelle les données probantes sont le fruit d'une décision humaine. L'idée est de privilégier une forme cernable de la science, alors qu'il faut s'intéresser au dissensus qui fait partie des recherches sur les jeunes et donc accorder un intérêt aux interventions.

L'individualisation des problèmes sociaux renforce ce déficit démocratique. En effet, les subsides et les choix d'options ne sont pas offerts aux communautés en tant que telles, ce qui réduit considérablement la marge de manœuvre des organismes communautaires, comme Café-Jeunesse multiculturel. Il s'agit aussi d'une façon d'invisibiliser les individus alors qu'il faut leur rendre leur voix. Quelle justice cela apporte-t-il ?

Pour conclure, Karl Desmeules soulève une série de questionnements. Comment se sentir face à une majorité alors que l'on se sent comme une menace ? Comment ne pas ressentir un sentiment d'enfermement et éviter de développer une attitude défensive suite à une stigmatisation ? Agit-on pour le bien des individus ou protège-t-on la société des individus considérés comme dangereux ?

Témoignage du jeune

Thierry Jean a témoigné sur la prévention prévenante. Après avoir terminé l'école en 2018, il prend une année sabbatique qui se prolonge. Environ trois ans plus tard, alors qu'il est toujours sans projet scolaire ou professionnel, on lui parle de Café-Jeunesse Multiculturel, un organisme d'accompagnement pour les jeunes en recherche de repères. Dès sa première visite, il découvre une grande équipe qui devient peu à peu une véritable famille. Naturellement timide, il y trouve un espace sécurisant qui lui permet de s'exprimer, de se confier et de grandir. L'organisme l'a soutenu face à ses défis personnels et l'a aidé à avancer à son propre rythme grâce aux ateliers et discussions

offerts, en tenant compte des réalités des jeunes et des points de vue des adultes. Avec le temps, cet espace devient pour lui un lieu de parole, d'écoute bienveillante et sans jugement, où les intervenants accompagnent les jeunes dans la recherche de solutions. Il exprime aujourd'hui sa reconnaissance envers Café-Jeunesse Multiculturel, qui a eu un véritable impact sur son parcours. Il souhaite que d'autres jeunes puissent, à leur tour, en profiter.

Période de discussion

Lors de cette période de discussion, plusieurs questions et remarques ont été adressées à Karl Desmeules et Thierry Jean, soulignant des enjeux importants autour de la recherche en criminologie et de l'implication des jeunes.

Une personne a interrogé Karl sur la nature de ses recherches : sont-elles basées sur une empirie collective ou davantage sur une analyse théorique ? Karl a répondu qu'il s'agit plutôt d'une analyse de corpus textuels à partir d'indicateurs objectifs, laissant peu de place à la parole des jeunes eux-mêmes, ce qu'il considère comme problématique.

Un autre intervenant a ensuite mis en doute la place prépondérante de la prévention prédictive dans les politiques publiques, ce à quoi Karl a répondu que la prédiction est valorisée, car elle donne une impression d'efficacité, bien que souvent contestable.

Une professeure a ensuite soulevé des critiques sur l'absence de prise en compte du racisme systémique dans les recherches montréalaises sur les gangs de rue et Karl a reconnu que ce point est souvent ignoré malgré son importance historique.

Une autre intervenante a interrogé Karl sur les moyens d'accroître la place des recherches qualitatives et de faire entendre la voix des jeunes. Karl a souligné l'existence de telles recherches, mais regrette leur faible reconnaissance institutionnelle, appelant à faire circuler davantage ces discours.

Enfin, un intervenant a conclu en remerciant Karl et Thierry, saluant l'exemple de bienveillance et appelant à plus de collaboration entre les organismes.

Réinsertion sociale après l’incarcération : défis, stigmates et perspectives

MOHAMED LOTFI

Journaliste et réalisateur radio marocain vivant au Québec. Installé au Canada depuis 1982, il a poursuivi une formation en cinéma et en arts plastiques à l’Université Laval et à l’Université de Montréal.

Résumé : *La réinsertion sociale est censée être l’objectif principal de l’attribution d’une peine. Toutefois, ce concept reste largement idéalisé par nos sociétés. En réalité, de nombreux jeunes adultes ayant purgé une peine de prison rencontrent des difficultés à se réinsérer socialement tout au long de leur vie. Cette présentation vise à explorer les défis, les contraintes et les obstacles à la réinsertion sociale. En effet, l’incarcération n’efface en rien les difficultés préexistantes des ex-détenus avant leur emprisonnement. Ces jeunes adultes sont condamnés à porter en permanence l’étiquette de délinquant et à subir une forte stigmatisation sociale. Les causes et les conséquences du phénomène de l’incarcération répétitive (dedans/dehors), qui touche un grand nombre de jeunes adultes, seront également examinées. Enfin, des perspectives réalistes seront abordées afin de favoriser une réinsertion sociale durable, en tenant compte des attentes, des besoins et des demandes formulées par ces jeunes à leur sortie de prison.*

Présentation

Mohamed Lotfi ouvre sa présentation par une courte vidéo dans laquelle il présente l’émission radiophonique *Souverains Anonymes*, qu’il a lui-même créée. Son objectif est de tisser un lien entre l’intérieur et l’extérieur des prisons, en redonnant une voix et une dignité aux personnes incarcérées. Bien qu’il ait entamé des études universitaires, il ne s’est pas orienté vers une carrière académique. C’est le terrain, le concret, qui l’a appelé. En 2011, il franchit pour la première fois les portes de la prison de Bordeaux, animé par une interrogation fondatrice : « *qu’est-ce qu’un détenu, une personne privée de liberté, peut-elle dire derrière un micro de radio ?* ».

Rapidement, cette question évolue. Lotfi ne se positionne pas comme un journaliste en quête d’un sujet, mais comme quelqu’un qui écoute, qui accueille l’inattendu. Lors d’un atelier, un détenu s’approche du micro, le prend discrètement, se réfugie dans un coin et commence à se confier à voix basse. À cet instant, la question initiale se transforme : « *de quelle façon un détenu peut-il*

faire d'un micro de radio un numéro de magie ? ». Être souverain, c'est peut-être cela : transformer un simple objet, même non branché, en outil de pouvoir, de liberté, de dignité. Prendre le micro devient un geste de réappropriation de soi, à la fois politique et poétique.

Il montre ensuite une photo qu'il commente. On y voit les détenus préparant la venue de Joe Bocan, première vedette invitée par l'émission. Les regards sur la photo expriment une confiance immense. La confiance, selon Lotfi, est la clé de tout. C'est la matière première avec laquelle il a tenté de créer quelque chose. Cette confiance a permis à plus de 30 000 personnes de participer à l'émission radiophonique programme *Souverains Anonymes*. Pour ces personnes, le cadre change : il n'y a plus de détenus, plus de murs, il n'y a que des souverains.

Une étude menée par deux chercheurs à Montréal révèle que 90 % des personnes ayant participé à l'émission radiophonique *Souverains Anonymes* ne sont pas retournées en prison. Pourtant, la prison de Bordeaux n'a pas élargi ce programme. Aucune réforme n'a été engagée. Ce constat illustre un vide entre la recherche, les services correctionnels, l'opinion publique et les médias, qui ne jouent pas leur rôle de relais.



Mohamed Lotfi partage ensuite des anecdotes concrètes. Il raconte comment un détenu s'est emparé de son walkman. Un procès informel s'est tenu entre co-détenus : on ne vole pas Mohamed, car il « *vole du bon temps* ». Avant d'imposer une sanction, les détenus lui demandent ce qu'il souhaite comme punition. Il demande simplement que le détenu revienne à l'atelier, car c'est un bon technicien. Lotfi lui apporte ensuite une cassette de Pavarotti, car celui-ci avait affirmé détester la musique classique. Finalement, il adore. Le walkman devient alors un objet collectif, partagé entre les détenus. Pour Lotfi, faire entrer la culture en prison est essentiel. C'est cela, la prévention : apporter quelque chose, sans sermon ni jugement.

Mais l'exigence reste primordiale dans les ateliers. Certains le perçoivent comme un tortionnaire à cause de cela. Il leur répond : « *je crois en toi plus que tu ne crois en toi-même* ». Une autre anecdote illustre la puissance du projet : un homme lit un poème qu'il a écrit et devient un participant régulier de l'émission radiophonique. Dix ans plus tard, Lotfi le croise dans le métro Papineau. Il est devenu technicien expert en aéronautique, poursuit des études universitaires et vient de signer un contrat de 25 000 dollars avec une entreprise française. Aucun média ne couvre ces parcours. Lotfi rappelle qu'il est le seul journaliste de Radio-Canada à avoir réalisé des reportages sur la prison.

S'il devait donner un titre à son travail, ce serait : « *notre façon de concevoir la prison est une prison en soi* ». Pour lui, nous sommes toutes et tous des prisonniers, toutes et tous concernés par la question de la réhabilitation. Notre regard sur la prison doit impérativement changer. Ce n'est pas par des films ou des livres sensationnalistes que l'on comprendra ce qu'est la prison. Il évoque

une maison à côté de la prison de Bordeaux qu'il souhaiterait transformer en musée pour sensibiliser la population. Selon lui, le monde marche à l'envers et la prison suit. Le monde se droitise, la prison aussi. C'est toute la société qu'il faut transformer. Il termine son intervention en évoquant son départ à la retraite et exprime son inquiétude face à l'avenir du projet. Il lance un appel à la relève, pour que cette initiative puisse se poursuivre et continuer à faire entendre les voix des *Souverains Anonymes*.

Témoignage du jeune

Miguel Marc a témoigné sur la réinsertion sociale. Originaire de Montréal-Nord, il dénonce la fausse promesse de la réinsertion sociale, qu'il juge déconnectée de la réalité : punition d'abord, réhabilitation illusoire ensuite. Il souligne le manque de soutien réel après la sortie de prison et l'absence d'alternatives concrètes, comme les programmes sportifs supprimés. Il partage les répercussions personnelles de son passé judiciaire, notamment la difficulté de tisser des liens à 28 ans. Pour lui, prévenir vaut mieux que « réinsérer » : il faut intervenir tôt, en comprenant les réalités du terrain.

Période de discussion

Les échanges soulignent l'importance d'intervenir en amont dans une logique de prévention et d'écoute des jeunes. Il est urgent de s'interroger sur les politiques actuelles et de valoriser d'autres formes d'intelligence que l'académique. Le système éducatif n'a pas changé depuis 150 ans et manque de moyens.

Sur la question de la confiance, Lotfi insiste sur la nécessité d'un rapport d'égal à égal, sans domination ni jugement. La confiance se construit dans la durée, par l'éthique et la bienveillance. Elle est un levier essentiel dans les parcours de réinsertion, même si elle repose souvent sur des initiatives personnelles peu reconnues.

La réinsertion est particulièrement difficile pour les personnes ayant un casier judiciaire. Même lorsqu'elles sont prêtes à repartir, elles se heurtent à de nombreuses barrières : compte bancaire, responsabilités limitées, transport, etc. Un parcours de dix ans de détention sans soutien ni expérience rend le retour à la société quasi impossible, poussant certains à récidiver faute d'alternatives.

Une travailleuse sociale évoque la surcharge imposée aux jeunes issus des communautés haïtienne et maghrébine, souvent isolés et parfois placés sans contacts familiaux. Les projets communautaires manquent de continuité et dépendent des individus. L'accès aux services est trop contraignant, contrairement à la rue où les règles sont au moins claires.

Enfin, des intervenants mettent en doute l'identité : pourquoi certains jeunes se disent-ils haïtiens ou maghrébins et non québécois, même s'ils sont nés ici ? La réponse pointe le regard social qui les perçoit toujours comme « autres ». Il faut permettre aux jeunes de se réapproprier leur identité, sans que celle-ci soit dictée par les préjugés.



INITIATIVES ET SOLUTIONS 1

Clinique communautaire transculturelle de santé mentale en première ligne à Montréal-Nord

KAY THELLOT

Fondatrice de la ressource en santé mentale Prensip Minokan, offre une ethnothérapie à la communauté Noire, ainsi que des services de consultation transculturelle aux institutions et organismes du Grand Montréal

Résumé : *En partenariat avec l'organisme GAP-VIE, Dr Raphaël, Myriam Trabelsi (Psychologue), la Clinique pédiatrique transculturelle de l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont, le Laboratoire de culture, santé et personnalité (Culture, Health, and Personality Lab) du département de psychologie de l'Université Concordia, la Clinique Communautaire Transculturelle de Santé Mentale en première ligne vise à offrir un accès aux services en santé mentale pour les jeunes vulnérables et leurs familles à Montréal-Nord. Elle adopte une approche transculturelle pour lever les barrières linguistiques, culturelles et sociales qui freinent l'accès aux soins. L'objectif est de répondre à la problématique du non-recours en santé mentale et d'agir de manière préventive sur le territoire. À l'heure actuelle, le service est ouvert et s'adresse aux personnes marginalisées de Montréal-Nord, en particulier les jeunes en situation de vulnérabilité, qui ont des difficultés à accéder aux ressources en santé mentale traditionnelles. Cette présentation expliquera le fonctionnement de la clinique et de son service, en mettant l'accent sur l'accompagnement des jeunes marginalisés. Elle détaillera le processus de référence et de suivi, ainsi que l'adaptation du service aux besoins de la communauté.*

Présentation

Kay Thellot ouvre sa présentation en soulignant l'éloignement entre les services de santé mentale et certaines populations, tout en dénonçant le manque de ressources disponibles dans ce domaine. Elle propose de repenser le terme « trauma », qu'elle situe sur un spectre, et refuse de l'utiliser de façon généralisée, car son interprétation varie selon les individus. Pour elle, il est essentiel d'ouvrir la discussion sur l'impact des traumatismes dans la construction identitaire des jeunes marginalisés.

Dans sa pratique de thérapeute, Kay Thellot adopte une posture centrée sur la personne : elle cherche à rejoindre les individus là où ils se trouvent, considérant qu'ils sont les experts de leur propre vécu. Elle observe les effets des événements de vie et des environnements sur les personnes,

identifie les injustices qui freinent l'accès aux soins, et s'intéresse à la façon dont les individus se projettent dans l'avenir, se redéfinissent, et interagissent avec les ressources autour d'eux.

Elle insiste sur l'importance de ne pas imposer de langage clinique, mais de permettre aux personnes de nommer ce qu'elles vivent avec leurs propres mots. Comprendre quelqu'un, c'est aussi chercher à comprendre comment cette personne se comprend elle-même.

Kay s'interroge également sur les notions de marginalisation et de privilège qu'elle considère comme relatives : par exemple, être une femme noire représente une forme de marginalisation, mais avoir poursuivi des études confère un capital symbolique et culturel.

En collaboration avec Café-Jeunesse Multiculturel, Kay Thellot agit comme référente en santé mentale tous les mercredis. Les rencontres individuelles durent une heure et ont lieu toutes les deux semaines. Elle assure aussi un suivi hebdomadaire avec l'équipe de Café-Jeunesse Multiculturel. Au cours des six derniers mois, le nombre de consultations a considérablement augmenté. Vingt-cinq jeunes ainsi que deux familles ont déjà bénéficié, ou bénéficient encore d'un accompagnement.

Le contact peut être initié de plusieurs manières : par le jeune lui-même, par un membre de la communauté, ou par le bouche-à-oreille via les travailleurs de rue. Une première rencontre est alors proposée. Avant d'entamer un suivi, Kay organise plusieurs échanges pour présenter sa démarche, établir un lien de confiance avec les jeunes et prendre en compte les expériences de violences institutionnelles vécues ou observées, car elles influencent fortement la relation d'aide.

Son travail repose sur un partenariat étroit avec les travailleurs de rue et les intervenants. Le jeune est l'expert de son expérience, une expérience qu'il partage avec une personne présente au quotidien : le travailleur de rue ou l'intervenant. Ce lien de proximité et de confiance permet de surmonter la méfiance envers les institutions.

L'approche de Kay Thellot vise à déconstruire le cadre de référence occidentale classique pour recentrer les cultures ethniques, socio-économiques et familiales des jeunes et de leur entourage. La clinique de première ligne, mise en place par Café-Jeunesse Multiculturel, cherche à comprendre les référents culturels et les parcours migratoires pour mieux saisir comment se construit la conception de soi.

Elle accorde une grande importance à la diversité des identités présentes dans les communautés, ce qui implique que le travail thérapeutique doit toujours être volontaire. La personne peut choisir si elle veut que le travailleur de rue reste, fasse les présentations ou s'efface. L'engagement et les sujets abordés sont déterminés par l'utilisateur lui-même, au moment qui lui convient. Ce respect du rythme et de l'autonomie est essentiel pour établir une relation de confiance.

Kay souligne également l'effet délétère du stigmate associé à la santé mentale. Trop souvent, la problématique est définie de l'extérieur, dans une logique paternaliste qui cherche à rendre l'individu « intégrable » à la norme sociale dominante. Or, imposer une étiquette ou diagnostiquer sans consentement peut être vécu comme une violence.

Pour éviter cette dynamique, elle travaille de concert avec les travailleurs de rue et intervenants afin que les soins soient adaptés aux besoins réels de la personne et de sa famille. Elle milite pour que le schéma explicatif de l'utilisateur soit central dans toute intervention.

Ce projet vise une implantation durable dans la communauté, avec une volonté d'expansion. S'il s'appuie sur des savoirs académiques, ceux-ci ne servent pas à imposer des normes, mais à réfléchir aux processus de socialisation : par exemple, comment socialise-t-on une jeune femme noire ?

Le point central de son intervention est que tous les éléments contribuant à la construction d'une personne sont légitimes. Il ne s'agit pas uniquement de s'appuyer sur des données ou des statistiques, mais de créer un espace pour que la personne puisse dire ce qu'elle vit, avec ses mots.

Kay conclut sa présentation par une expérience personnelle : enfant, elle n'aimait pas ce qu'elle vivait, mais elle ne savait pas comment le dire. Lorsqu'elle a pu mettre des mots sur son ressenti, elle a commencé à reconstruire un récit qui faisait sens. Ce processus, elle le retrouve dans son travail avec les jeunes. Dans la communauté, les individus eux-mêmes qui définissent ce qu'elle peut partager avec les travailleurs de rue, à quel moment et dans quelles conditions. L'usager reste toujours maître de son histoire.

Témoignage du jeune

Woodson Charnel témoigne à propos de la clinique communautaire transculturelle de santé mentale. Il est l'un des premiers jeunes à y avoir participé. Dans sa communauté, la santé mentale est rarement abordée. Il ne peut pas exprimer ses émotions comme il le souhaiterait, ce qui rend le quotidien de plus en plus lourd. Faute de soutien, les jeunes sont souvent stigmatisés comme des « cas perdus », notamment à Montréal-Nord. Il remercie Café-Jeunesse Multiculturel, qui lui a permis de s'ouvrir, de mieux se comprendre et de devenir une meilleure personne. Il souhaite aujourd'hui que d'autres jeunes puissent bénéficier du soutien qu'il n'a pas eu plus tôt.

Période de discussion

La discussion s'est ouverte sur la notion de confiance dans la relation d'aide. Kay insiste sur l'idée que le contenant thérapeutique se co-crée, sans exiger de dévoilement traumatique. Elle privilégie une entrée par des questions générales sur la santé mentale, l'échange réciproque et l'ancrage décolonial dans son propre vécu.

Interpellée sur les limites de l'approche académique, elle dénonce la hiérarchisation des récits, l'illusion d'objectivité et l'usage de scripts thérapeutiques standardisés. Pour elle, c'est le jeune qui est expert de lui-même. Il faut assumer le tâtonnement, l'inconnu et parfois l'absence de mots.

Sur la question de la spiritualité, Kay distingue deux niveaux : un cadre de référence inspiré de sa formation ethnospirituelle haïtienne et une utilisation adaptée aux récits singuliers. Elle illustre cela avec l'exemple des migrants du chemin Roxham, dont la perception du bien-être est liée à leur compréhension de la mort et de la survie.

Concernant le travail d'équipe, Kay explique que le « nous » peut désigner soit le duo thérapeutique, soit le jeune et l'équipe, soit l'ensemble du dispositif selon les contextes (individuel ou collectif).

D'autres interventions ont soulevé les dilemmes identitaires vécus par des jeunes biculturels. Kay rappelle que c'est dans le récit personnel que se tisse l'accompagnement et que la présence même du jeune en rencontre témoigne d'une force.

Enfin, Kay évoque des pratiques décoloniales qui refusent de réduire la culture occidentale à une norme. Elle insiste sur l'importance de reconnaître les effets incarnés de la colonialité, comme les traumatismes, la sexualité et les réactions corporelles, et appelle à sortir du discours désincarné, pour mieux accompagner les vécus dans toute leur complexité.



INITIATIVES ET SOLUTIONS 2

Les jeunes racisés victimes d'actes criminels et le continuum de services à Montréal : présentation d'un projet de recherche

EDUARDO GONZÁLEZ CASTILLO

Professeur agrégé au Département de Criminologie de l'Université d'Ottawa et docteur en anthropologie sociale (Université Laval, 2009)

Résumé : Cette présentation portera sur un projet de recherche en démarrage portant sur la situation de plusieurs jeunes racisés victimes d'actes criminels violents dans le nord de la ville de Montréal, Québec. Plus particulièrement, le but du projet est de comprendre les expériences de ces jeunes et de leurs familles en ce qui concerne leur prise en charge par les services sociaux, en santé et communautaires. Les activités de recherche de ce projet s'appuient sur des travaux de collaboration en cours entre le professeur Gonzalez Castillo du projet et l'organisme communautaire Café-Jeunesse Multiculturel Montréal-Nord.

Présentation

Eduardo Gonzalez Castillo présente le projet de recherche intitulé « *Les jeunes racisés victimes d'actes criminels et le continuum de services à Montréal* ». Le contexte et le postulat de cette recherche s'appuient sur l'observation selon laquelle des victimes d'actes de violence criminelle, principalement situées dans le nord-est de Montréal-Nord, semblent avoir besoin d'un soutien public auquel elles n'ont pas accès. Initialement centré sur les jeunes, le projet inclut désormais également les adultes, après avoir constaté que ces derniers étaient eux aussi touchés par cette violence.

Il s'agit d'une recherche collaborative entre l'équipe de travail de rue de Café-Jeunesse Multiculturel et le chercheur universitaire Eduardo Gonzalez Castillo. Le but est de documenter l'expérience des victimes et de leurs proches aidants en ce qui concerne l'accès aux services publics. Cette démarche est qualitative, basée sur des entretiens et une analyse documentaire.

Eduardo insiste ensuite sur la notion de blessure et sur l'importance de réfléchir à ce que signifie « être blessé ». Ce qu'il est constaté, c'est qu'être blessé par balle a des conséquences très violentes pour l'individu. Les médias et l'industrie de la culture véhiculent des représentations erronées de ces personnes, souvent présentées comme facilement résilientes. Or, les blessures issues de la violence criminelle engendrent des conséquences à long terme. Ces conséquences se dédoublent avec le temps, de différentes manières et à différents niveaux. Aucun rétablissement n'est possible sans un entourage favorable. Sans soutien de la part des proches, il devient très difficile de se reconstruire.

Les dommages expansifs de la violence criminelle se manifestent par une atteinte à l'intégrité de la personne, à son état de santé, à ses capacités motrices, à son état d'esprit, à ses rapports familiaux et d'amitié, à sa place dans la communauté politique ainsi qu'à sa survie économique. La métaphore de l'iceberg du continuum de violence est mobilisée : la partie visible est représentée par la violence interpersonnelle (violence criminelle), tandis que la partie invisible inclut la violence symbolique, institutionnelle, politique et économique. Il est crucial de ne pas percevoir la violence criminelle comme un simple résultat, mais comme une étape d'un continuum de violence. Si elle commence par l'intégrité physique, elle finit par toucher plusieurs autres aspects de la vie de la personne.

Au 1^{er} mai 2025, les participants à la recherche sont au nombre de quatorze. Ils sont âgés de 21 à 49 ans, s'identifient au genre masculin ; huit sont citoyens canadiens, cinq résidents permanents et un est demandeur d'asile. Trois des interviewés possèdent un casier judiciaire. Leur niveau d'études varie entre secondaire 2 et secondaire 5. Tous ont une expérience de travail salarié dans le domaine physique. En tant qu'ouvrier, leur accès à l'emploi dépend de leur capacité physique. Or, après l'incident criminel, cette capacité est compromise.

Concernant les incidents, les victimes ont été présentes de manière aléatoire dans dix événements de violence criminelle survenus dans le nord-est de Montréal-Nord. Neuf de ces incidents impliquaient une arme à feu et un autre concernait une agression à l'aide d'une voiture. Les blessures, à des degrés variables de gravité, ont touché diverses parties du corps : jambes (genou, cuisse, mollet, pied), bassin, bras, poitrine, dos et visage. Certaines victimes ont reçu jusqu'à sept impacts de balle. Les interventions médicales vont du traitement de blessures mineures à des chirurgies nécessitant des implants métalliques. La majorité des victimes déclarent des séquelles importantes en matière de mobilité physique et de douleurs persistantes. Treize des quatorze personnes interrogées disent vivre en détresse psychologique comme la paranoïa, des flashbacks et la dépression.

Concernant l'accès aux services, les personnes interrogées ont une bonne impression des services d'urgence (ambulanciers et hospitaliers), mais signalent une forte diminution de l'accès aux services une fois sorti de l'hôpital. Cela marque une frontière entre la solidarité sociale initiale et un quasi-abandon. En ce qui concerne les demandes de dédommagement, les réponses sont souvent jugées décevantes en raison de montants insuffisants ou de dommages non couverts.

Le non-recours aux services apparaît comme un choix forcé, influencé par la dimension judiciaire de la situation ou par la précarité de certains participants. L'aspect judiciaire agit comme une barrière, en particulier lorsqu'il s'agit de porter plainte. C'est ce qu'Eduardo appelle la politique

de l'innocence : si une personne est perçue comme innocente, elle aura droit à des services ; sinon, ces droits lui sont refusés.

Le premier témoignage illustre le manque de soutien après la fin de l'hospitalisation. La présence d'un casier judiciaire ou d'un processus judiciaire en cours pousse également à ne pas recourir aux services. Les entretiens révèlent la manière dont les victimes perçoivent les services : au fur et à mesure que l'attention diminue, de nombreux aspects de leur vie restent sans prise en charge.

Sur le plan du recours effectif : treize sur quatorze ont reçu les premiers soins ; une seule personne a refusé toute prise en charge. Douze ont été hospitalisées, pour une durée allant d'un à quatre mois. Trois personnes ont eu accès à une thérapie ou un suivi ; trois autres ont eu accès à la physiothérapie ; une personne a reçu une thérapie psychologique, une est en attente et une a refusé ce service.

Concernant les dédommagements (IVAC et SAAQ), neuf participants sur quatorze ont fait une demande. Cinq n'en ont pas présenté, un a reçu une réponse négative, deux sont reconnues comme victimes, mais attendent toujours une réponse et six demandes ont été acceptées (quatre par l'IVAC et deux par la SAAQ). Certains ont aussi recours au bien-être social.

La prise en charge (care) s'affaiblit à mesure que la gravité de la situation augmente. Le système tend alors à exclure ces personnes blessées, à les stigmatiser et celles-ci tombent dans des difficultés financières majeures. Le rôle de l'entourage devient donc essentiel, bien que parfois absent. Par exemple, en cas de parents souffrant d'alcoolisme.

Le concept de socioséquences permet de penser l'accumulation d'effets néfastes que vivent les personnes blessées. Ces dernières entrent dans un cercle vicieux dont il est difficile de sortir, vivant dans une logique de survie plutôt que de vie. Chaque socioséquence s'accompagne d'un malus social. Lorsque l'urgence immédiate est passée, les impacts se font sentir de façon plus nette et sont souvent amplifiés par les réponses institutionnelles et sociales.

Trois types de socioséquences ont été identifiés :

- a) La marginalisation : certaines personnes sont exclues de leur milieu familial à cause de la honte ou de l'incompréhension, notamment si être blessé par balle évoque, pour certains parents, une appartenance supposée à un gang. La marginalisation s'étend aussi à la communauté politique, où les victimes sont souvent associées à des stéréotypes, ce qui rend difficile l'accès à leurs droits.
- b) Le ralentissement social : les études, le travail et plus largement la vie sont mis sur pause. Les institutions contribuent à cette mise à l'écart, en particulier à cause des délais administratifs, du refus de dédommagements et de l'ostracisation institutionnelle.
- c) De dures conditions de vie : l'événement criminel aggrave les difficultés déjà présentes ; financières, familiales, légales. Le non-recours aux services est parfois dû à des obstacles matériels (pas d'ordinateur ou de téléphone pour faire une demande). Les témoignages montrent également une transformation du regard porté par les victimes sur la société.

En conclusion, cette recherche met en lumière une situation tragique pour la majorité des personnes interrogées. Leur dépendance à un travail physique devenu impossible à cause des blessures corporelles souligne la gravité des séquelles. Les prochaines étapes de la recherche, incluant des rencontres avec d'autres victimes, des proches aidants, des membres de la famille et des intervenants, permettront de mieux comprendre leur vécu et les réponses institutionnelles à ces situations.

Témoignage du jeune

Shawn Pinchinat témoigne sur les réalités vécues par les jeunes racisés victimes d'actes criminels et survivants. Il retrace brièvement son parcours. Né en Floride et élevé par sa mère et sa grand-mère, il est arrivé au Canada il y a quelques années, suivant sa grand-mère. L'adaptation n'a pas été facile : le français est sa troisième langue, il est dyslexique et il cherchait encore sa place. Adolescent, il traînait dans la rue, se battait parfois, en quête d'identité et de repères. Aujourd'hui, il trouve ce sentiment d'appartenance chez Café-Jeunesse Multiculturel, auprès de ses collègues. Il se sent concerné par la recherche d'Eduardo, ayant lui-même été victime d'un acte criminel. Cette expérience l'a profondément marqué : elle a accru sa méfiance, mais lui a aussi permis une prise de conscience et une introspection qui l'ont aidé à changer de trajectoire.

Période de discussion

Un premier échange entre jeunes victimes et Shaw a porté sur la difficulté d'être reconnu comme victime lorsqu'on refuse de porter plainte. Shaw raconte son passage à l'hôpital : les policiers l'interrogent comme un suspect et l'IVAC limite l'aide, car il est « connu des services », malgré l'absence de casier judiciaire. Il exprime une profonde désillusion vis-à-vis du système, préférant garder les choses pour lui.

Un autre jeune, également victime, partage un vécu similaire : refuser de porter plainte l'a privé de toute aide. Shaw souligne l'importance d'avoir rencontré de « bonnes personnes » et d'avoir fait ses propres recherches. Il insiste sur le manque de reconnaissance institutionnelle et sur la nécessité de relations de confiance hors des cadres officiels, notamment via Café-Jeunesse Multiculturel.

Eduardo est interrogé sur les causes profondes de la violence, évoquant une injustice politique structurelle. Eduardo répond qu'au Canada, la criminalité n'est pas massive, mais qu'elle permet de mobiliser des ressources. Il appelle à repenser collectivement la société via un changement structurel du travail, de l'éducation et des liens sociaux.

Un jeune dénonce le caractère intrusif des démarches de l'IVAC et s'interroge sur la confusion entre aide et processus judiciaire. Eduardo parle d'une « production bureaucratique de l'indifférence », où les institutions, sans intention malveillante, écartent les victimes.

Plusieurs interventions reviennent sur la stigmatisation liée à l'image des gangs de rue. Une intervenante rappelle que toute victime mérite justice quel que soit son profil. Elle dénonce le racisme structurel dans l'usage du concept de « gang de rue », vu comme une construction policière et médiatique, qui essentialise les jeunes noirs et impose un récit unique.

Un jeune adulte partage un souvenir scolaire : malgré ses bonnes relations sociales, un professeur parlait de son « esprit de gang ». Il témoigne de la force de l'esprit de communauté et appelle à valoriser l'identité et la solidarité.

Conclusion

Le colloque « *Urbanité et jeunes marginalisés : de la confrontation à la bienveillance* » a été une occasion précieuse de se rassembler et de réfléchir collectivement sur les enjeux qui traversent à la fois l'arrondissement de Montréal-Nord et la vie des jeunes qui y évoluent. Les nombreux échanges, ainsi que les présentations qui les ont précédés, ont permis de nommer plusieurs défis persistants, tout en rendant visibles les efforts de Café-Jeunesse Multiculturel pour y répondre. L'expertise locale, incarnée par les intervenants et les jeunes, a été au cœur des discussions. Les approches « par et pour » sont au cœur de ce travail, qui ne peut que se bonifier grâce à une concertation communautaire soutenue par un appui institutionnel.

Au terme de la journée d'étude, certains constats unanimes méritent d'être soulignés. En effet, la manière d'appréhender la violence subie et commise par les jeunes influence notre façon d'envisager les réponses à y apporter. Plutôt que de privilégier des actions répressives, souvent déconnectées de la réalité du terrain, citoyens, chercheurs et intervenants ont unanimement insisté sur l'importance de soutenir les solutions communautaires développées localement, fondées sur les expériences et les besoins émanant des jeunes eux-mêmes.

Les interventions de Karl Desmeules et le témoignage de Thierry Jean illustrent l'importance d'une prévention prévenante, qui se définit comme une disposition de celui qui va au-devant des besoins et des désirs d'autrui, en opposition à une prévention prédictive. De même, Mohamed Lotfi et Miguel Marc mettent en doute la vision traditionnelle de la réinsertion sociale après l'incarcération, dénonçant la stigmatisation et appelant à des actions concrètes en amont pour prévenir la récidive et accompagner dignement les jeunes.

L'approche transculturelle proposée par la Clinique communautaire de santé mentale de Montréal-Nord, initiée par Café-Jeunesse Multiculturel, met en avant le respect des références culturelles et sociales des jeunes marginalisés. Ce modèle, basé sur la collaboration avec les travailleurs de rue de Café-Jeunesse Multiculturel et la reconnaissance des jeunes comme experts de leur vécu, vise à dépasser la méfiance et éviter toute approche paternaliste, comme en témoigne Woodson Charnel.

Enfin, la recherche d'Eduardo Gonzalez Castillo, en partenariat avec Café-Jeunesse Multiculturel, souligne les lourdes conséquences des actes criminels violents sur les jeunes racisés et leur entourage, tout en révélant les obstacles à l'accès aux services. Le concept de socioséquences introduit dans cette recherche permet de mieux comprendre les effets cumulatifs de la marginalisation et des conditions précaires sur ces jeunes, illustrés par le témoignage de Shawn Pinchinat.

L'expertise mobilisée par Café-Jeunesse Multiculturel est unique, non seulement par la compréhension fine des causes systémiques de la violence, mais également par la réponse basée sur le lien durable avec la communauté et l'enrichissement du tissu social. Leur force repose d'ailleurs sur une communauté présente, comme en témoignent les nombreuses prises de parole citoyennes pendant la journée, qui ont souligné la force et la résilience de la communauté face aux violences.

Il est nécessaire d'offrir des espaces de rassemblement, de guérison et d'organisation pour les jeunes et leur famille, puisqu'ils sont au premier rang des effets délétères de cette violence. Les initiatives citoyennes présentées lors du colloque en représentent des exemples brillants. Il s'agit

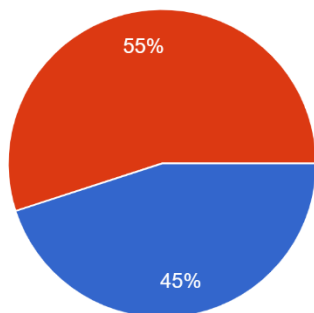
donc d'un appel à se rallier derrière le savoir-faire remarquable des organismes sur le terrain, comme Café-Jeunesse Multiculturel. Il est pressant de reconnaître l'étendue de cette expertise en leur donnant les moyens financiers et matériels pour pérenniser et étendre leur travail dans le quartier. Les jeunes et leur famille méritent des opportunités à la hauteur de leurs aspirations.

Sondage d'appréciation

Quarante personnes ont répondu au sondage d'appréciation du 4^e Colloque *Urbanité et jeunes marginalisés : de la confrontation à la bienveillance*, dans une volonté de contribuer à l'amélioration continue de l'événement. Vous trouverez ci-dessous les résultats et commentaires recueillis à la suite de ce sondage.

Quelle thématique vous a le plus intéressée ?

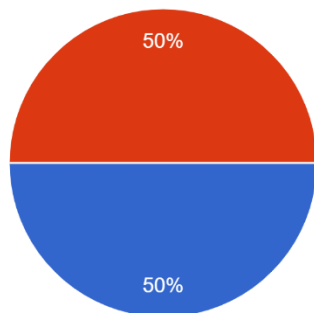
40 réponses



- Comprendre ou contrôler ? La prévention prévenante comme alternative aux dispositifs de prévention prédictive.
- Réinsertion sociale après l'incarcération.

Quelle présentation vous a le plus intéressée ?

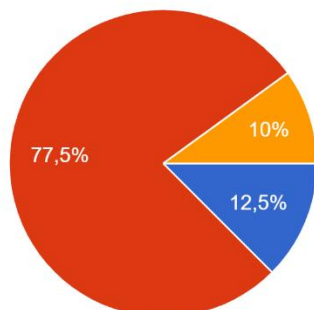
40 réponses



- Clinique communautaire transculturelle de santé mentale en première ligne à Montréal-Nord.
- Les jeunes racisés victimes d'actes criminels et le continuum de services à Montréal : présentation d'un projet de recherche.

Le temps alloué aux échanges vous a-t-il semblé :

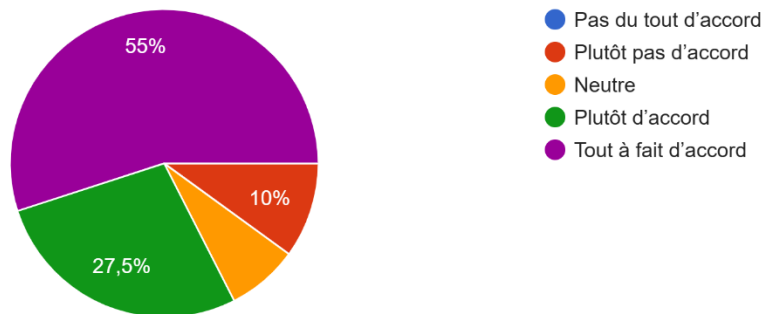
40 réponses



- Insuffisant
- Adapté
- Trop long

La parole des jeunes adultes m'a permis de mieux comprendre les thématiques abordées.

40 réponses



Qu'est-ce qui vous a marqué ou touché dans la parole des jeunes adultes ?

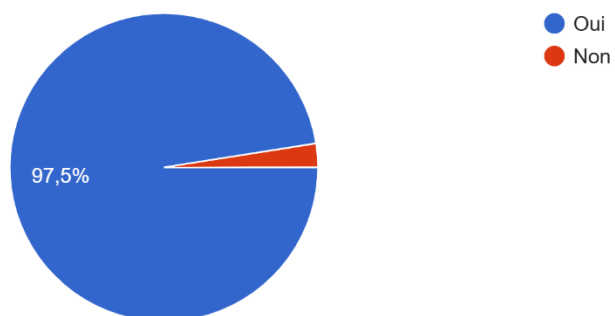
Ce qui a marqué ou touché les participants, c'est le courage, la sincérité, la franchise, l'authenticité et la générosité des jeunes adultes. Leurs témoignages personnels, leur transparence sur leur vécu, ainsi que leur résilience face aux défis et aux barrières pour accéder aux services, ont profondément résonné. Plusieurs ont souligné l'importance de les écouter, le fait qu'ils ont pris la parole, qu'ils sont acteurs de leur réalité et que leur inclusion à part entière au cours de la journée était essentielle.

Leurs histoires, leur façon de voir les choses, leur engagement dans la communauté malgré les épreuves, tout comme les remerciements offerts à leurs anciens intervenants, ont été perçus comme forts et touchants. Certains ont été bouleversés d'entendre le jeune, victime de violences armées, raconter que personne ne l'a aidé, ce qui a renforcé la prise de conscience de l'impact de l'environnement sur le développement des jeunes et leur habileté à faire de bons choix de vie.

Enfin, plusieurs ont souligné que c'était essentiel d'entendre la parole des jeunes au colloque, tout en déplorant que l'importance qui leur a été accordée n'ait pas toujours été à la hauteur. Il a été proposé de présenter les jeunes avec autant d'emphase que les autres intervenants et de favoriser davantage la collaboration et les interactions pour créer des rôles et des espaces d'expression plus équitables. Ces témoignages ont permis de faire face à une réalité bien plus concrète que celle décrite dans les articles scientifiques.

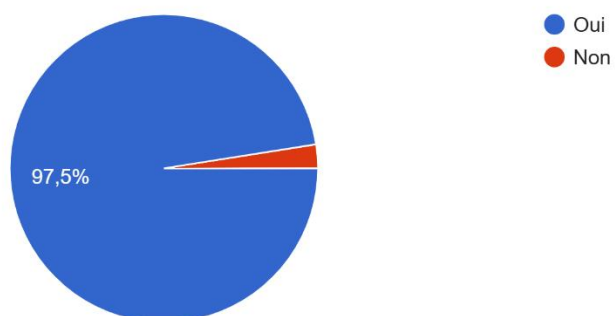
Est-ce que la salle se prêtait à l'expression des citoyens et au débat ?

40 réponses



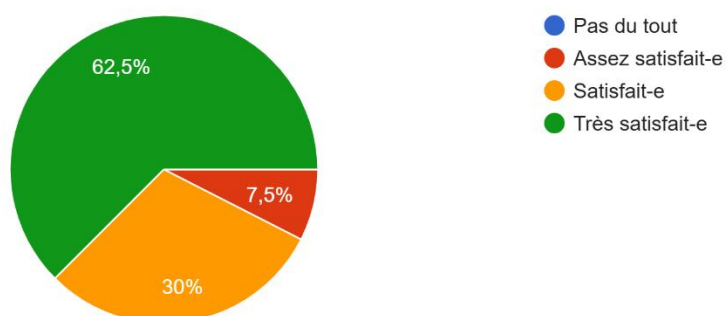
Le repas vous a-t-il plu ?

40 réponses



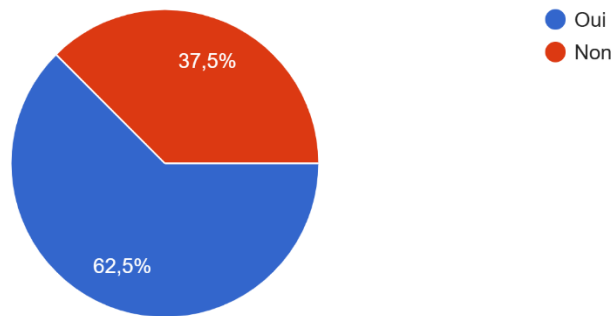
Dans l'ensemble, je suis satisfait-e de l'événement :

40 réponses



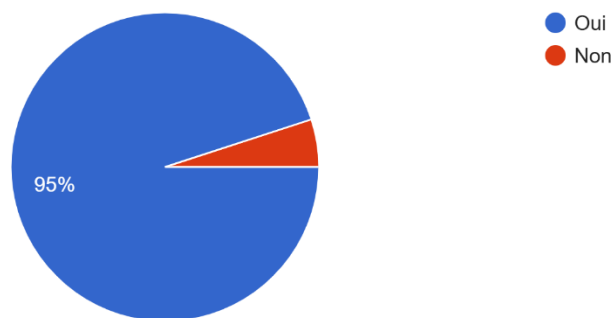
Connaissiez-vous Café-Jeunesse Multiculturel avant cet événement ?

40 réponses



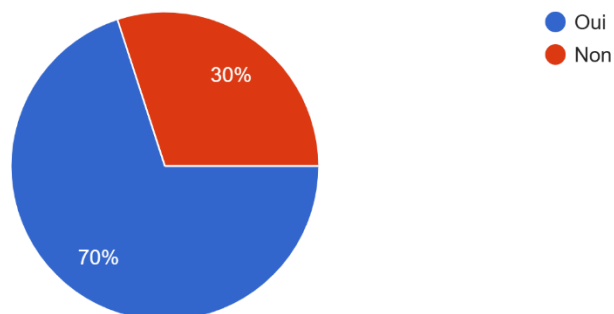
Est-ce que vous en savez plus sur le travail de Café-Jeunesse Multiculturel après ce Colloque ?

40 réponses



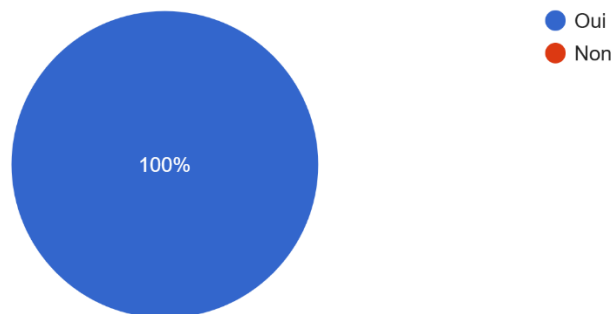
Aimeriez-vous en savoir davantage sur le partenaire du colloque: le Centre de recherches sur les services éducatifs et communautaires de l'Université d'Ottawa ?

40 réponses



Aimeriez-vous assister à la cinquième édition du Colloque Urbanité et jeunes marginalisés : de la confrontation à la bienveillance ?

40 réponses



Commentaires/Questions

Les participants ont globalement apprécié le colloque, plusieurs ont souligné que la programmation était intéressante, le colloque très instructif et pertinent, et ils ont remercié l'équipe pour l'organisation de cette merveilleuse rencontre et cet événement qui enrichit la réflexion. Plusieurs ont aussi salué la complémentarité entre les présentations et les témoignages, ainsi que l'espace d'échange entre une diversité d'acteurs, jugé unique.

Cependant, certains points d'amélioration ont été soulevés, notamment sur l'organisation du repas. Des problèmes d'infrastructure ont également été relevés. Certains ont aussi proposé plus d'interactions pendant la journée (ex : world café, sous-groupes, dyades) et plus de pauses pour se dégourdir les jambes.

Malgré cela, l'événement a été jugé très réussi. Certains n'ont pas hésité à dire que « *Café-Jeunesse Multiculturel est le meilleur organisme communautaire* ».



Salle de réception Empire Royal
5605, rue d'Amos, Montréal-Nord H1G 2Y3

CRSEC
CRECS



Centraide
du Grand Montréal

Montréal-Nord
Montréal

Québec

CRSH SSHRC
Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
Social Sciences and Humanities Research Council of Canada



Café-Jeunesse Multiculturel

[f cafejeunesse.multiculturel](https://www.facebook.com/cafejeunesse.multiculturel)

[@cafejeunessemulticulturel](https://www.instagram.com/cafejeunessemulticulturel)